

LA FILLE

On était encore en 2019. Une explosion soudaine en ce jour du 11 septembre – date tristement célèbre en 2001 à New York – au cœur de l’industrie chimique de ZAF, libéra sur Toulouse et jusqu’à une centaine de kilomètres alentour, un nuage de nitrate d’ammonium et autres substances chimiques non connues et hautement dangereuses. On ne le savait pas encore, mais cette tragédie inaugurerait la triste période qui allait suivre. Ce n’était pour ainsi dire que la pointe émergée de l’iceberg.

La journée s’annonçait pourtant douce et ensoleillée. Les arbres paraient de belles couleurs vertes, avant les orangées et dorées que l’automne nous apporterait. Les écoliers et les adultes avaient repris leurs rythmes annuels familiers. Le souvenir des vacances d’été commençait à s’estomper, mais les peaux, notamment à Toulouse, avaient encore le hâle du soleil de la Méditerranée. La mer était si proche, que dès les premières chaleurs, les Toulousains n’hésitaient pas à envahir les plages de l’Aude, des Pyrénées-Orientales ou de l’Hérault. Quand ils n’y avaient pas sur place leurs résidences secondaires.

Ce matin-là, ma mère déposa tout d’abord mon frère aîné Luis et ma sœur Luisa devant l’entrée du métro le plus proche. Les facultés étaient déjà ouvertes. Nous habitons à cette époque une ville à la banlieue de Toulouse. Une ville plutôt « bourgeoise » ! Ensuite, après avoir laissé les deux grands, elle fila vers l’établissement privé où j’étais rentrée en septembre en classe de seconde au lycée. Je m’appelais Éva et je n’avais pas encore quinze ans. J’étais une enfant gâtée dans un nouveau corps de femme. J’étais plus apte à critiquer qu’à écouter mes professeurs. Étant tout de même, malgré mon orgueil et mon arrogance, une excellente élève... et, on me pardonnait tout.

Mon grand frère se sacrifiait pour ses études. Il était sérieux, honnête, franc et avait le cœur sur la main. Il se destinait à être médecin. Il suivait son cursus dans une université toulousaine réputée et ne se permettait aucun écart. Seulement les études, que les études ! Il souhaitait devenir cancérologue, mais sa modestie lui faisait dire que s'il n'aboutissait pas à son rêve, il serait heureux d'être un bon médecin généraliste, du moment où il sauverait des vies.

Ma grande sœur, elle, était un genre de révolutionnaire philosophe. Engagée dans plusieurs groupes étudiants pour la liberté d'expression, contre l'exploitation des enfants, pour la sauvegarde des baleines, des dauphins, et je ne sais quoi d'autre... Elle aussi était à la « fac », après une orientation en philo, elle avait bifurqué vers le droit. Pas par goût. Mais parce que cela lui permettrait plus tard de pouvoir défendre des causes « nobles », avec les bons arguments et les lois adéquates, disait-elle. Elle se destinait à être un de ces avocats honnêtes et grands sauveurs des Peuples, plutôt qu'une hypocrite prétentieuse défendant des ordures, juste par intérêt, avidité, goût du pouvoir et du luxe. Cette notion de superwoman justicière me faisait rire. Je n'y croyais pas, bien que Luisa en aurait été sûrement capable.

Ils avaient juste onze mois d'écart et étaient tous les deux issus d'une première union ayant mal tourné. Moi, j'étais la petite dernière d'une tribu de trois enfants et en même temps la fille unique de mon père. Née d'une seconde union totalement improbable, je valais mon pesant d'or d'égoïsme et de caprices de toutes sortes.

J'allais avoir quinze ans et je n'imaginai pas ce qui allait arriver. J'étais une adolescente insouciant et désinvolte, juste intéressée par ma petite personne, par les « blabla » avec les copines des heures durant sur nos téléphones portables et les réseaux sociaux. Les « mecs » m'intéressaient aussi, mais c'était juste pour m'amuser, pour tester mon charme et mon « sexe à pile ». Il n'y avait là rien de sérieux. J'étais douée intellectuellement et j'avais choisi la filière scientifique au lycée, sans perspective précise pour mon avenir. J'adorais mon père. Je n'aimais pas ma mère et je l'ignorais. C'était une personne inexistante, sans grande valeur à mes yeux.

La politique je m'en foutais, les vieux je m'en foutais, les SDF je m'en foutais, les chômeurs je m'en foutais, la pollution je m'en foutais, la faim dans le Monde je m'en foutais aussi. La seule chose importante sur cette Terre, c'était moi, moi et moi. Je ne regardais que mon nombril, le Monde tournait autour de mon nombril et j'étais le nombril du Monde !

Très gâtée dès la naissance, dans cette famille recomposée, j'étais la « princesse » de la maison. Mon frère et ma sœur, nés d'un autre père absent financièrement, physiquement et sentimentalement, m'adoraient et me protégeaient. Mes parents me couvaient et me sublimaient. Mes grands-parents m'idolâtraient. Il faut dire que dès mon plus jeune âge, j'avais vite compris comment charmer mes proches, comment les manipuler et obtenir tout ce que je voulais. J'avais été une petite fille capricieuse, exigeante, mais tellement ensorceleuse que jamais personne ne s'était mis en travers de mon chemin. On avait assouvi tous mes désirs et même ceux que je n'avais pas formulés. À l'école aussi, j'avais hypnotisé plusieurs de mes enseignants et professeurs. Je faisais sciemment le nécessaire, pas plus, pour être toujours dans le clan des meilleurs. Bizarrement la première place ne m'attirait pas, trop exposée aux jalousies, aux défis, au combat, aux prétendants au trône. Je cultivais un peu la fainéantise !

Je vivais en France dans une grande ville, aux portes de Toulouse – en grande partie détruite aujourd'hui – ma famille était aisée et j'allais au lycée. Une vie normale d'insouciance, de légèreté, de mutation entre l'enfance et ce que les gens appelaient une vie d'adulte. J'avais une vie protégée, « cocoonée », dorée, dans l'opulence, l'abondance, le luxe, dans un pays encore riche et en paix.

Aujourd'hui, dans mes souvenirs, je ne me reconnais pas dans cette jeune fille que j'étais alors, mais je lui pardonne ses erreurs, ses mépris, son arrogance... si elle avait su ce qui l'attendait après...

On était en 2019. L'année s'était en grande partie écoulée. Les adultes disaient que la crise financière n'était pas encore finie et que des temps durs seraient encore à traverser. Mais on ne manquait de rien, on avait des vies de rêve par rapport à d'autres populations. Je savais que des gens en France et ailleurs dans le Monde, luttait tous les jours pour leur survie. Beaucoup ne mangeaient pas à leur

faim, manquaient d'eau, de médicaments, de vêtements, d'un toit et d'une maison pour s'abriter, d'un lit pour dormir, de chauffage pour se réchauffer l'hiver. Et beaucoup d'humains étaient privés de liberté, liberté de penser, liberté de vivre tout simplement. Je voyais parfois des reportages à la télévision ou sur Internet. On avait commencé à parler de certains de ces sujets aussi depuis le collège. Mais moi cela ne me concernait pas. J'étais si loin de ce genre de préoccupation là. Même les misères ici en France, chômage, licenciements, pauvreté, exclusions, violences familiales, sexistes, racistes ou urbaines, tout cela était à mille lieues de mon quotidien, de ma petite vie d'enfant privilégiée. Oh bien sûr, nous n'étions pas dans la catégorie des plus nantis, des grandes fortunes, des milliardaires, mais n'empêche, on vivait une vie bourgeoise et pleine d'avantages.

Au lycée, beaucoup s'amusaient à faire et refaire le Monde. C'était de notre âge, soi-disant ! Certains même militaient déjà pour de grandes causes et l'on n'en manquait pas ! Mais mon père, avec ironie, m'avait cité le cas de bon nombre de jeunes révoltés, s'étant engagé pour ces causes dites « nobles », et ayant fini leur carrière et leur vie en occupant des postes à hautes responsabilités, tournant le dos aux révolutions qu'ils défendaient ardemment étant jeunes. L'attrait du pouvoir et le pouvoir lui-même pouvaient changer une colombe en vautour charognard, disait encore mon père.

Ce père tant adoré, ce Dieu, m'avait abandonnée si vite en cette fin d'année 2019. Frappé lui aussi par cette terrible maladie, comme des millions de femmes et d'hommes à travers le Monde. En peu de temps son cancer l'avait bouffé et détruit. Il mourut en décembre 2019, ressemblant plus à un squelette qu'à un être vivant.

Que je participe ou non en tant qu'étudiante à défendre des causes, sur les marches du lycée et dans les manifestations, n'aurait rien changé à la pourriture de notre Monde humain. Il était déjà trop tard ! L'Humanité s'était précipitée dans le gouffre toute seule, depuis bien longtemps. Et là ce n'était pas une faille qui nous attendait, mais un trou béant si grand, que c'était notre Espèce tout entière qui pouvait y disparaître. La Terre s'en serait sûrement bien remise sans nous !

Nous nous approchions de l'horreur.

Avec la renaissance de la Nature au printemps, l'air s'était chargé de nombreux parfums et apparaissaient les notes colorées des fleurs. Les premiers rayons du soleil avaient réchauffé nos peaux. Et l'été était enfin arrivé avec sa langueur, ses vacances, ses plaisirs, les corps dénudés et la mer. Les fruits et légumes à profusion remplissaient nos assiettes et régalaient aussi nos papilles. L'automne s'annonçait doux et plaisant. Je ne vivais que le meilleur et je ne m'en rendais même pas compte.

Mes grands-parents comme chaque été m'avaient emmenée avec eux dans leur belle maison secondaire d'Ibiza aux îles Baléares. Isabel venait tous les jours du village voisin, nous faire le ménage et la cuisine. Une cuisine typiquement méditerranéenne. J'adorais ça ! Je n'avais pas encore le droit de faire la fête toutes les nuits dans les lieux hyper branchés de l'île. Trop loin, pas l'âge, pas la permission ! Nous vivions plus à l'écart de ce tumulte et de ces excès. Mais je m'étais juré de commencer dès l'été prochain et de perdre enfin ma virginité. Seize ans, un bel âge pour ce que j'envieais comme une étape majeure de ma vie, devenir « Femme » !

Comme toujours je ne m'intéressais qu'à moi, à mes chaussures à talons hauts, à mes derniers vêtements à la mode, à mes tenues un peu plus sexy cette année, à la couleur de mes cheveux, de mes lèvres, de mes yeux, de mes ongles, à parader et faire baver les jeunes du village, à m'exposer sur la plage. Tout le reste ne m'effleurait pas... cela n'existait tout simplement pas. Je savais que je grandissais, car cet été-là je m'étais un peu ennuyée avec mes vieux grands-parents. Mon père nous avait rejoints trois jours seulement avec ma mère. Il travaillait beaucoup depuis qu'il avait pris la succession de l'entreprise de mon grand-père. Être patron d'une grande entreprise de transport à Toulouse était un atout. Avec une bonne centaine de camions et autant de chauffeurs en national et international, cela exigeait beaucoup de présence et de responsabilité, d'énergie, de vivacité, et de sens du commerce.

Pour assurer leurs arrières, mon père et mes grands-parents avaient aussi investi dans l'immobilier. Ils possédaient environ une trentaine de logements en loyer répartis dans Toulouse. Cer-

tains indépendants et d'autres en petits blocs collectifs de standing. En plus de notre maison de vacances à Ibiza, mes grands-parents avaient acheté, quand mon père était tout jeune enfant, un bel immeuble avec boutique en rez-de-chaussée et quatre appartements en location au-dessus, dans une grande avenue chic de Barcelone en Espagne. À l'époque les prix étaient très abordables et l'Espagne n'avait pas encore connu son heure de gloire économique, puis son déclin. Après travaux et rénovations, faits par des artisans catalans qualifiés, l'édifice était bien coté et rapportait suffisamment. Mes grands-parents le géraient entièrement. J'avais eu l'occasion de passer plusieurs week-ends avec eux, dans le grand appartement du dernier étage qu'ils s'étaient réservé, avec terrasse arborée et abritée. La boutique de fringues au pied de l'immeuble était géniale et j'y étais souvent fourrée à dénicher des vêtements griffés « made in Spain » ! Des originalités avec lesquelles j'avais fait de nombreuses jalouses au collège et maintenant au lycée à Toulouse.

Et tous ces biens devaient me revenir un jour !

Mes grands-parents me traînaient de force dans Barcelone pour visiter des splendeurs architecturales comme La Sagrada Familia, ou la maison et le parc Gaudi, pensant ainsi participer à mon éducation de future « femme du monde ». Mais je n'en avais vraiment rien à faire à cette époque-là.

Systématiquement durant chaque congé scolaire, mon frère et ma sœur partaient en camp de vacances. Ils ne venaient jamais à Ibiza. Mes grands-parents et mon père pourvoyaient à leurs comforts, à leurs études, à leurs besoins, mais affectivement ils ne le considéraient pas comme des membres de la famille à part entière, même s'ils étaient « gentils » avec eux.

Ma mère travaillait comme secrétaire en chef dans l'entreprise familiale, mais ne participait à aucune décision. C'était une employée presque comme les autres, mais qui s'investissait beaucoup plus en temps et en labeur, pour le même salaire que ses deux collègues secrétaires ne faisant que leurs trente-cinq heures habituelles. Ma mère était la femme du patron et il était logique qu'elle donne beaucoup plus de sa personne pour la réussite de l'entreprise. Je raisonnais et je parlais en ce temps-là comme mes grands-parents. De la

famille de ma mère, de son passé, de son ex-mari, de sa rencontre et de sa relation avec mon père, je ne savais rien ou presque, personne ne m'en avait vraiment parlé et cela ne m'intéressait pas.

Cette sœur et ce frère bien plus âgés que moi avaient grandement contribué à mon éducation, malgré mes réticences. Je ne les voyais pourtant que très peu. Je jouais aussi avec eux mon rôle de « sale gamine », mais intérieurement j'étais en totale admiration. Je buvais leurs paroles, je les épiais, je m'imprégnais de tout ce qui émanait d'eux. Comme une éponge, j'absorbais leurs idées, leurs comportements, leurs réactions, leurs connaissances, leurs révoltes, leurs espoirs. Et je m'en défendais lorsque mes grands-parents faisaient allusion à cette idolâtrie. Tout ce que mon cerveau enregistrait, était remisé dans un coffre-fort au fond de ma boîte crânienne. Je laissais croire que rien ne m'intéressait et je m'en persuadais. Mais l'évolution des « primates intelligents » que nous étions, avaient fait de nos cerveaux de véritables « bigs » ordinateurs à la mémoire infinie, dont nous ne nous servions que d'un faible pourcentage. De tous mes professeurs et « dieu sait » que j'en avais eu d'excellents – malgré mes critiques et ma suffisance –, Luisa et Luis avaient été les plus enrichissants.

Mon père était un homme de belle allure, grand, fin, châtain aux yeux verts, avec de longues mains bien soignées, et en costume chaque jour de la semaine. Il avait un côté séducteur à la « Fred Astaire » disaient mes grands-parents. C'était mon seul et unique Dieu. Fils unique et petit-fils de transporteurs, l'entreprise familiale lui était revenue de plein droit à la retraite de son père. Il avait pourtant fait des études de droit, était parti travailler et vivre en Angleterre, avant que mon grand-père le persuade et l'oblige à revenir pour le former et le préparer à diriger l'entreprise. Ce n'est pas ce qu'il avait souhaité, mais l'héritage familial ne permettait aucune entorse. Alors il s'était plié aux ordres. Longtemps après, il avait su apprécier son statut de patron et de bourgeois. Il avait été marié une première fois avec une jeune fille « de bonne famille », mais cette union arrangée sans véritable amour, n'avait pas tenu. Puis il avait contre toute attente rencontré ma mère et j'étais son unique enfant.

J'aimais le dimanche quand mon papa restait avec moi. Même à la maison, il avait de la classe, habillé d'un simple, mais chic pantalon de toile, avec ses polos favoris à l'insigne « d'écrevisse ». Broderie cousue sur le vêtement qui vous identifiait obligatoirement aux yeux des autres, comme faisant partie de la classe supérieure. Il voulait toujours rattraper le temps perdu avec moi. C'était des moments merveilleux, dans lesquels mère, frère et sœur étaient exclus. En semaine il n'était pas souvent à la maison. Il passait sa vie dans et pour son entreprise. Souvent il réservait le samedi à ses parties de golf ou à l'équitation. Cela lui permettait de se détendre, d'oublier un peu ses responsabilités. Je l'admirais. À l'occasion il invitait ma mère le samedi soir dans un grand restaurant à Toulouse ou dans les environs, comme une récompense à ses efforts dans l'entreprise. C'est l'impression que cet acte donnait. Je n'ai jamais vu mes parents s'embrasser devant moi et ça me paraissait normal. En y repensant aujourd'hui je me demande si ma mère avait été heureuse avec lui ? Il l'avait sortie de la « misère », lui avait offert à elle et ses enfants une belle vie dorée, mais avait-elle été vraiment heureuse ?

Petite, il m'avait amenée avec lui au centre d'équitation, mais j'avais eu peur des chevaux. Ma première expérience s'était soldée par une chute sans gravité. Cela m'avait ôté le goût de ces bêtes-là ! Je ne voulais plus les monter malgré les encouragements de mon père et de mes grands-parents.

Seuls le tennis et la natation trouvaient grâce à mes yeux, parce que je pouvais y performer, y retrouver des enfants de mon milieu, puis plus tard, plus par coquetterie que par amour du sport, il faut dire. C'était deux activités où je pouvais montrer des parties dénudées de mon corps. Depuis que j'avais pris des formes féminines, cela m'excitait de déclencher le désir dans le regard des hommes et la jalousie dans celui des femmes. Quelle « punaise » j'étais ! La seule chose de mon anatomie qui me révoltait, c'était ces « cochonneries de règles » venant tous les mois, avec leur lot de sang gluant et puant, les douleurs ventrales du premier jour, et mon changement d'humeur. Il aurait suffi qu'on soit fécondable comme beaucoup d'animaux une seule fois par an et qu'on nous foute la paix

le reste de l'année. Cette injustice me mettait en colère à chaque saignement mensuel. Quand je pense au ridicule et à la somme énorme des efforts que doivent fournir les mâles pour séduire, à la violence parfois – moins drôle – qu'ils utilisent, juste pour avoir une chance de laisser leurs gènes à une génération future, avant de mourir. Absurde !

De ma mère et de son passé, à cette époque-là, je ne savais pas grand-chose. J'avais juste entendu des bribes et des regrets de la part de mes grands-parents. À priori ils avaient été contre ce second mariage, avec cette femme, ma mère, d'origine étrangère, de milieu social inférieur, étant arrivée avec déjà deux enfants d'une autre union. Je buvais les paroles de mes grands-parents et je ne cherchais pas à en savoir plus. J'étais une « jeune conne », prétentieuse, trop gâtée et complètement égocentrique.

Ce n'est qu'après, que j'ai eu une véritable relation avec cette maman que je ne connaissais pas. C'est à ce moment-là que j'ai découvert l'existence de mes autres grands-parents, des immigrés espagnols ayant fui enfants l'Espagne avec leurs parents, à cause de la grande misère infligée au Peuple. Malheureusement l'arrivée du dictateur espagnol avait signé la fin de leurs espoirs et de leur rêve de démocratie. Ce fut un nouveau Monde qui se révéla à moi et que j'eus du mal à accepter au début. Cela bouleversait trop mes certitudes d'enfant de riche. D'un coup je découvrais que des gens dont j'étais issue, avaient vécu et vivaient une vie de pauvre et de simplicité. Ils acceptaient leur sort, sans jamais se plaindre ni envier les voisins. Quelle leçon j'avais reçue ! Mais à cette époque-là, je ne pouvais pas comprendre. Nous allions entrer dans un contexte de confusion sociale extrême et de grande contagion de peur, de haine et de violence.

Plus tard j'ai su différencier la pauvreté matérielle de la richesse du cœur dont ils avaient été abondamment pourvus.